


LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
PHILOLOGIE
8, rue Verdaine, GENÈVE



AMUSEMENS

LITTÉRAIRES.

AMUSEMENS

LITTÉRAIRES,

PAR M.

LE COMTE DE FORTIA. d'Urban

III



YVERDON,

ET SE VEND À PARIS

Chez DEBURE l'aîné, quai des Auguſt.

M. DCC. LXXXIV.

A

MONSIEUR

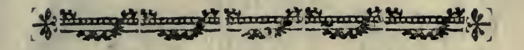
LE CHEVALIER

DE POUGENS.

Recevez, mon cher Chevalier, l'hommage que vous présente mon amitié: vous aimerez cet ouvrage

à cause de moi; il me deviendra plus cher lorsque j'y trouverai votre nom; & le lecteur se préviendra sans doute en ma faveur, quand il saura que j'ai un ami.

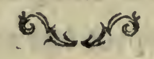
LE COMTE DE FORTIA.



PRÉFACE.

CES *Amuſemens* ont moins été compoſés dans la vue d'inſtruire le Lecteur, que dans celle de me diſtraire d'études plus abſtraites & plus fatiguantes; j'ai cru cependant qu'ils ne paraîtraient pas abſolument indignes d'être publiés, non ſeulement parce qu'ils ont la littérature pour objet, mais encore parce qu'on y trouvera quelques obſervations aſſez neuves ſur des ſujets uſés. Des critiques ſévères y remarqueront peut-être en quelques

endroits des choſes triviales & minutieuſes; mais ce n'eſt pas aux lecteurs à ſe plaindre qu'on leur offre un trop grand nombre d'ouvrages frivoles; qu'ils donnent leur attention à ceux qui portent ſur des objets plus ſérieux; qu'ils ne s'empreſſent pas de perſécuter les véritables philoſophes qui hazardent quelques réflexions ſur les grands intérêts de l'humanité, & bientôt ils verront les auteurs s'occuper d'objets plus utiles, & plus véritablement dignes d'être mis ſous leurs yeux.





AMUSEMENS

LITTÉRAIRES.



I.

DES VERS.

On prétend assez généralement que les vers sont antérieurs à la prose, & malgré l'autorité de l'ingénieux Fontenelle, j'avoue que cette opinion est la mienne. Je crois que les hommes ont commencé par le langage des

geſtes; les cris articulés ſont venus enſuite, & ont conduit à une eſpèce de chant. Ce chant n'a pu avoir lieu que ſur des paroles cadencées ou meſurées, & ce ſont la cadence & la meſure qui forment les vers. Ce n'a été qu'enſuite qu'on a plus réfléchi que ſenti, & que s'occupant davantage de ce qu'on diſoit, que de la maniere dont on le diſoit, on a ſacrifié l'harmonie à la netteté & à la préciſion du diſcours.

§. I. *Des vers latins.*

Les vers latins n'ont été imaginés que long-tems après les vers grecs, & ſur les mêmes principes. Ils ne ſont point rimés comme les nôtres. La ſucceſſion des ſons en forme la ca-

dence, ſans égard au nombre de ces ſons, mais ſeulement à leur durée.

On appelle *longue* une ſyllabe dont la prononciation eſt plus longue; *brève* celle dont elle eſt plus courte. Une certaine ſuite de longues & de brèves forme un *pied*, & l'on compte un grand nombre de pieds, dont voici les principaux.

L'*iambe* eſt une brève ſuivie d'une longue, comme *bĭēms*; le *trochée* eſt une longue ſuivie d'une brève, *mūſă*; on voit que ſuivant l'uſage, je mets — au deſſus des ſyllabes longues, & ᵕ au deſſus des brèves. Enfin un *ſpondée* eſt formé par deux ſyllabes longues telles que *quōndām*.

Le *dactyle* eſt une longue ſuivie de deux brèves, comme *līttŏră*. L'*ana-*

peste consiste en deux brèves & une longue, comme *grăcĭlī*.

L'assemblage de plusieurs de ces pieds, disposés suivant l'ordre que chaque poëte a trouvé le plus convenable à son sujet, s'appelle un *vers*, & le nombre des vers différens n'est pas moins considérable que celui des pieds. Je ne parlerai cependant que des deux espèces suivantes.

Le vers *alexandrin* est l'un des plus usités ; il est composé de six pieds, dont les quatre premiers sont dactyles ou spondées à volonté ; le cinquieme est un dactyle nécessairement, & le sixieme un spondée.

Quelquefois on met un spondée au cinquieme pied ; mais cette licence est rare, & ne doit s'employer que

pour produire un grand effet. On appelle cette ſorte de vers *ſpondaïque.*

Le vers *pentamètre* a quatre pieds & deux *céſures*; on appelle *céſure* une ſyllabe ajoutée à un pied au milieu ou à la fin d'un vers. Les deux premiers pieds du vers pentamètre ſont indifféremment ſpondées ou dactyles; mais ils ſont toujours ſuivis d'une céſure longue. Les deux derniers pieds ſont auſſi ſuivis d'une céſure longue, & ſont néceſſairement deux dactyles.

Le vers pentamètre ne ſe met guère qu'à la ſuite d'un vers hexamètre, & ces deux vers ainſi mêlés prennent le nom d'*élégiaques.*

Les meilleurs poëtes Latins que

nous connoiſſions, ſont Ennius, Plaute, Térence, Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Sénèque le tragique, Perſe, Juvénal, Silius Italicus, Phèdre, Claudien, Stace, Auſone, Sannazar, Owen, Vida, les deux Nicolas Bourbon, Santeuil, Ménage, Commire, Rapin, &c.

Lorſque je place les poëtes Latins modernes après les anciens, ce n'eſt pas que je veuille établir quelque apparence d'égalité entre leurs poéſies. Perſonne aujourd'hui n'ignore que tout ce qu'on doit eſpérer, eſt de faire de bons vers dans ſa propre langue. On ne peut cependant refuſer aux poëtes modernes une ſorte de mérite, au moins parmi leurs rivaux. Revenons à la verſification.

Dans quelques vers, tels que celui qui commence l'Énéide de Virgile:

> īllĕ ĕgŏ | quī quōn|dām grăcĭ|lī mŏdŭ|
> lātŭs ă|rēnā.

on voit que le premier pied eſt compoſé de quatre ſyllabes, & paraît ne pas former un dactyle, puiſqu'il contient une longue & trois brèves, mais la première brève s'*élide*, c'eſt-à dire ſe confond avec la ſuivante. Cette *éliſion* a lieu toutes les fois qu'un mot finiſſant par une voyelle, le mot ſuivant commence par une autre voyelle. Celle qui termine le premier mot, fût-elle une longue, eſt alors ſupprimée.

Lors même que le mot ne finit pas par une voyelle, mais par une *m*,

l'éliſion a encore lieu. Par exemple dans le vers ſuivant, qui eſt auſſi de l'Énéïde :

Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum

on prononce ſeulement

Monſtr' horrend' inform' ingens, cui lumen ademptum.

On voit combien cette éliſion eſt dure à l'oreille ; mais c'eſt préciſément à cauſe de cela qu'elle produit une véritable harmonie en ce lieu, où Virgile veut inſpirer de l'horreur pour le monſtre qu'il dépeint. C'eſt ainſi qu'un grand écrivain ſait tirer parti même des défauts de ſa langue.

Quelques perſonnes qui n'avoient

pas assez d'imagination pour faire d'aussi beaux vers que ceux de Virgile, mais qui avoient assez de loisir pour en faire de plus difficiles, ont imaginé d'ajouter de nouvelles entraves à celles qu'impose la construction mécanique des vers latins.

Malheureusement pour moi, je me suis trouvé de ce nombre, & comme j'ai eu la faiblesse de le dire à quelques amis, je n'ai pas grand chose à perdre en l'avouant au public : j'ai composé six vers élégiaques, dont les deux premiers ne contiennent chacun que deux mots; les deux suivans, trois; & les deux derniers, quatre; quoique pris tous ensemble, ils forment un sens clair & suivi. Les voici :

Exagitabantur Constantinopolitani
Innumerabilibus sollicitudinibus :
Innumeris miseri Constantinopolitani
Exagitantur adhuc sollicitudinibus:
Semper & innumeræ Constantinopolitanorum
Ingenium curæ debile sollicitent.

D'autres, plus habiles que moi, ont fait des vers rétrogrades qui, lus à rebours, présentent la répétition des mêmes mots; tels sont ceux ci :

Signa te, signa; temerè me tangis et angis,
Roma, tibi subitò motibus ibit amor.

Comme on pourrait ne pas comprendre le sens de ces mots, & croire qu'ils n'en forment aucun, ce qui en diminueroit prodigieusement le mé-

rite, j'avertis le lecteur qu'ils ſont mis dans la bouche d'un zêlé Quiétiſte, qui, après les perſécutions faites à ſa ſecte par la cour de Rome, lui dit : " Munis, munis toi du ſigne
„ de la croix ; c'eſt en vain, ô Rome,
„ que tu me ſaiſis pour me perſécu-
„ ter : tu verras tout-à-coup l'amour
„ parfait s'introduire dans ton propre
„ ſein, au milieu des ſecouſſes que
„ tu auras excitées."

C'eſt par un jeu ſemblable qu'a été compoſé le vers ſuivant, adreſſé par un poëte à ſon ami :

Mitto tibi metulas; cancros imitâre legendo.

où l'on voit qu'en liſant *metulas* à rebours, on trouve *ſalutem*, en ſorte

qu'en paraiſſant envoyer de petites bornes à ſon ami, l'auteur lui donne le bon jour, ce qui eſt très-ingénieux.

Dans les vers rétrogrades que je viens de citer, les lettres de chaque mot ſont priſes à rebours. On en a fait d'autres moins difficiles, où l'on ſe contente de tranſpoſer les mots entiers, & non pas les lettres de chaque mot.

C'eſt en ce genre qu'on a compoſé très-anciennement un diſtique fameux dans les collèges, où l'on s'occupe encore quelquefois de ces laborieuſes bagatelles. Abel & Caïn y parlent ſucceſſivement en ces termes :

ABEL.

Sacrum pingue dabo; non macrum sacrificabo.

CAÏN.

Sacrificabo macrum; non dabo pingue sacrum.

On voit que dans ces vers, faussement attribués par Bayle à Politien, au tems duquel ils sont antérieurs, le vers pentamètre n'est autre chose que l'hexamètre lu à rebours.

Pasquier a composé un distique semblable, dont les interlocuteurs sont un catholique & un protestant.

LE CATHOLIQUE.

Patrum dicta probo, nec sacris belligerabo.

LE PROTESTANT.

Belligerabo ſacris, nec probo dicta patrum.

Mais les Érudits ſe plaignaient que dans ce diſtique on n'eût pas exactement ſuivi les règles obſervées dans le premier. Ils voyaient avec admiration que dans celui-ci les deux hémiſtiches de chaque vers rimaient richement enſemble, tandis que dans celui de Paſquier la rime du premier vers n'eſt pas riche, & celle du ſecond n'exiſte point. Ils concluaient, avec la précipitation & l'enthouſiaſme ordinaires aux admirateurs de l'antiquité, qu'il était impoſſible de faire dans les mêmes règles un nouveau diſtique, dont les mots euſſent du

ſens & de la netteté. On eſt cependant venu à bout de ſurmonter ces difficultés, comme on le verra après le préambule ſuivant, néceſſaire pour l'intelligence du diſtique en queſtion:

Un Régent de ſeconde expliquait un livre des odes d'Horace à ſes écoliers, & après l'explication de chaque ode, dictait en vers hexamètres de ſa façon, la même ode qu'il venait d'expliquer. Il s'était, diſait-il, impoſé lui-même cette tâche pour s'exercer. Elle lui coûtait beaucoup. Il héſitait quelquefois en dictant, & feſait effacer des mots pour en ſubſtituer d'autres. Les écoliers, lorſqu'ils en parlaient entr'eux, diſaient qu'avant de s'engager à leur dicter cette compoſition, il aurait dû l'avoir toute pré-

parée. Les uns ajoutaient que ſans doute il n'irait pas juſqu'au bout. Les autres ſoutenaient qu'ayant commencé, il ſe ferait un point d'honneur de continuer. Cette conteſtation donna lieu au diſtique ſuivant pour & contre le Régent :

Retrò mente labo; non metro continuabo.
Continuabo metro; non labo mente retrò.

Le ſens du premier vers était que le Régent perdant courage, s'en tiendrait déſormais à l'explication en proſe; le ſecond vers diſait tout le contraire. Ce diſtique fut fort eſtimé, dit la Monnoye, & je me garderai bien d'en douter.

On n'a pas fait de moindres efforts d'imagination lorſqu'on a eu obſervé que la langue latine admettant les inverſions, ſes vers pouvaient quelquefois être tranſpoſés d'un très-grand nombre de manieres, ſans que la meſure ni le ſens en fuſſent altérés.

Je ne parle pas du vers

Lex, grex, nux, crux, ſol, res, mens, nos, mox, nova lux, vos.

où tous les mots, excepté le dixieme, pouvant être tranſpoſés arbitrairement, le calcul des combinaiſons n'était pas bien difficile. Les Mathématiciens enſeignent qu'il ſuffit pour cela de calculer le *produit* des nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, & ainſi de ſuite juſqu'au nombre des mots qu'on

doit tranſpoſer. Dans le cas préſent, il y a onze mots, ce qui fait près de quarante millions de combinaiſons différentes, mais aucune ne préſente un ſens déterminé.

On cite ordinairement pour exemple le vers ſuivant.

Tot tibi ſunt dotes, Virgo, quot ſydera cœlo.

Le père Preſtet, dans ſes élémens de mathématiques, a pris la peine de calculer combien de vers différens on pouvoit former avec ces huit mots, ſans altérer le ſens ni la meſure, & après un compte fort long & fort ennuyeux, qu'il ſeroit facile d'abréger, il en trouve plus de trois mille.

§. 2. *Des vers provençaux.*

Pendant que les ſavans feſaient encore des vers grecs & latins, qui n'étaient entendus que par eux, les ignorans qui ſe trouvaient avoir quelque imagination, feſaient des efforts pour tirer parti de leur propre langue, & lui donner quelque harmonie. Les premiers qui eurent du ſuccès en ce genre, furent les Provençaux.

La Provence eſt une des provinces de France dont le climat eſt le plus agréable : à la vérité elle n'eſt pas fort riche, & l'évêque Godeau n'a pas craint de dire dans un diſcours public, qu'*on n'y trouvait que des jaſmins & des orangers, & qu'on pouvait l'appeler une gueuſe parfumée.*

La pauvreté des habitans n'a point nui à leur imagination. Ils ſont poëtes naturellement, & l'on ſait que c'eſt de ce pays que nous viennent les Troubadours. Ménage aſſure que lorſque les Provençaux " ont reçu un „ déplaiſir de quelqu'un, ils n'ont „ recours à d'autre vengeance qu'en „ le menaçant de faire une chanſon; „ ils diſent: *te faraï una canzon.* "

La langue provençale, à laquelle on trouvait autrefois tant de graces dans la bouche des Troubadours, n'eſt plus aujourd'hui qu'un patois, dans lequel on fait encore d'aſſez jolies chanſons, telles que celles-ci:

Lou cor qué tu m'aviès douna,
Genti' paſtour, per gadgé,

Nou l'aï vendu, nou l'aï douna;
N'aï fa un autre usadgé:
L'aï près, l'aï mescla ambé lou miou;
Sabi plus qu'un t'eï lou tiou.

Ce qui signifie: " ce cœur que tu
" m'avais donné en gage, aimable
" berger, je ne l'ai ni vendu, ni
" donné; j'en ai fait un meilleur usa-
" ge: je l'ai pris, je l'ai mêlé avec le
" mien, & je ne sais plus quel est
" celui des deux qui t'appartient."

Gaï roussignoulet
Qué buvès al galé
Quauques gouttes d'aiguette,
N'en cantariès ben miou
Se buviès comé you
Dou vin dé la souquette.

" Petit rossignol, qui bois gaiement

„ quelques gouttes d'eau, tu chante„ rais bien mieux ſi, comme moi, „ tu buvais du vin que produit cette „ ſouche."

Il n'y a pas encore bien long-tems qu'on inſéra dans un mercure une chanſon provençale, pleine de ſentiment & d'une charmante naïveté. Je me contenterai d'en citer les deux couplets ſuivans :

Rouſſignol qué canté ſans ceſſe
Dins moun jardin,
Vaï-t-en veïre la miou meſtreſſe
Dé boun matin,
É digué-li dins toun langadgé
Tant amourous
Qué ſiou lou bergié dou villadgé
Lou men urous.

❀

Maï ben qué ta voix ſié poulide
É dous toun can,
Sé ma meſtreſſe ès endormide,
Canté-li plan,
D'un toun qué tendreſſe counſeille
Sans eſtre for;
N'en toquès qu'un pau ſoun oureille
É proun ſoun cor.

On trouve dans le même mercure une imitation en vers de la chanſon entiere; mais n'ayant pas le livre ſous les yeux, je ſuis obligé de me réduire à cette traduction en proſe:

" Roſſignol qui chantes ſans ceſſe
„ dans mon jardin, vas trouver ma
„ maîtreſſe à la pointe du jour, &
„ dis-lui dans ton langage ſi propre

„ à l'amour, que de tous les bergers
„ du village, je ſuis le moins heu-
„ reux."

" Mais quoique ta voix ſoit jolie,
„ & que ton chant ſoit léger, ſi ma
„ maîtreſſe dort encore, chante dou-
„ cement, d'un ton qui ne ſoit pas
„ trop fort, mais qui ſoit cependant
„ animé par la tendreſſe. Touches
„ ſon cœur, & ne fatigues point ſon
„ oreille."

Soit que la douceur du langage provençal & ſon expreſſion très-énergique en poéſie, ayent détourné les Provençaux de l'étude du français, ſoit que leur éloignement de la capitale les ait empêchés d'acquérir cette pureté de langage que nous exigeons de nos poëtes, il en eſt bien peu qui

ayent fait de bons vers français. N'eſt-ce pas tout dire que d'avouer que du Perrier, Porchères d'Arbaud, Roubin d'Arles, & Chalamont de la Viſclède ſont les plus connus?

Roubin a fait quelques vers aſſez agréables. La Viſclède, couronné par l'académie françaiſe & par les autres ſociétés littéraires du royaume, s'eſt diſtingué par le grand nombre de prix qu'il a remportés, & par la fondation de l'académie de Marſeille; mais il faut convenir qu'il y a aſſez loin de leur mérite poétique à celui de Boileau, Racine, Voltaire, &c.

Si l'on comprend parmi les poëtes Provençaux, ceux qui ſont nés dans l'Etat d'Avignon, on trouvera encore l'orateur Fléchier, S. Geniez qui a

fait quelques vers latins, l'auteur du poëme de *la Madeleine*, & plusieurs autres dont je ferai mention dans mon *histoire des hommes & femmes célèbres nés dans l'Etat d'Avignon & la principauté d'Orange.*

La Provence a produit de nos jours des poëtes fort au dessus de ceux dont je viens de parler, tels que M. l'abbé Cournand, auteur du poëme *des styles*, actuellement secrétaire d'un Musée, & M. Barthe, auteur de la jolie comédie des *fausses infidélités.*

§. 3. *Des vers français.*

Après les vers grecs, latins & provençaux, sont venus les vers italiens, espagnols & français. Ces derniers sont rimés. Quelques auteurs ont

essayé d'en faire de *métriques*, à l'imitation des vers latins, & n'ont pas trop bien réussi. Quant aux autres, ils ont fait entièrement passer de mode les vers latins. Envain Nicolas Bourbon, grand buveur & habile versificateur latin, disait que lorsqu'il fesait des vers français, il lui semblait qu'il buvait de l'eau; on a préféré des vers composés dans une langue peu harmonieuse & peu poétique, mais qu'on entendait, à des vers dont le langage avait perdu pour nous la plus grande partie de sa beauté. Les jeunes poëtes, de leur côté, ont mieux aimé parler aux femmes, dont la beauté fesait éclorre leur talent, qu'aux savans qui les écoutaient en grammairiens, & les chicanaient

ſur un mot employé dans une acception inconnue à Virgile.

Je parlerai dabord des romances, enſuite des poéſies fugitives compoſées en français, & enfin des jeux poétiques, tels que les acroſtiches, les vers de trois & de deux ſyllabes, &c.

1°. *Des Romances.*

La nation Françaiſe s'eſt toujours piquée de bien faire les chanſons. Elle en a même inventé des genres particuliers, tels que la Romance, dans laquelle elle a excellé. Tout le monde connaît celles de Montcrif, dont la meilleure eſt à mon gré

Elle m'aima cette belle Aſpaſie &c.

M. de Marmontel en a fait une char-

mante ſur Daphné; elle eſt cependant mêlée d'une ſorte de perſifflage qui ne va guère à la Romance, & dont il ne faudrait point abuſer.

M. de la Harpe eſt l'auteur de celle-ci, que je ne puis m'empêcher de rapporter en entier, quoiqu'elle ait été ſouvent imprimée : c'eſt un chef-d'œuvre en ſon genre.

D'une amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur ?
Maître de ma deſtinée,
Tu prononces mon malheur.
A cette nouvelle affreuſe,
Je fus prête d'expirer :
Mais je ſuis moins malheureuſe ;
A préſent je puis pleurer.



Je t'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir & mon ardeur.
En me laiſſant moins connaître,
J'aurais mieux fixé ton cœur;
Mais j'ai cru, loin de me taire,
N'en pas aſſez exprimer:
D'autres ont l'orgueil de plaire;
Je n'ai que celui d'aimer.



Tu t'es mal connu toi-même;
Tu ſentiras ton erreur:
Tu mets ta gloire ſuprême
À conquérir plus d'un cœur.
Mais la nature invincible
Te preſcrit une autre loi:
Elle t'a formé ſenſible;
Elle t'a formé pour moi.



Lorſqu'à ces beautés trompeuſes
Tu ſeras las d'obéir,
Et de tes chaînes honteuſes
Quand tu viendras à rougir,
Viens retrouver ton amante,
Viens lui confier ton ſort :
Tu la trouveras conſtante ;
Elle n'attend qu'un remords.



Ne crains point que ma vengeance
Abuſe d'un tel moment ;
Je mettrai ma jouiſſance
A conſoler mon amant :
Vas, ma tendreſſe eſt ſi pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.

M. Berquin eſt l'auteur de

Dors mon enfant ; ta pauvre mère
A bien aſſez de ſa douleur &c.

M. le chevalier de Florian a composé la jolie romance des *deux jumeaux*, dont la muſique eſt un modèle en ce genre.

Je n'ai pas à beaucoup près la prétention de lutter contre aucun de ces dangereux rivaux ; mais j'ai fait auſſi une romance, & comme elle aura pour le lecteur le mérite de la nouveauté, j'eſpere qu'il n'en ſera pas trop ennuyé.

ROMANCE

Sur le danger que court une jeune fille, en ſe promenant toute ſeule dans un bois.

Plaintes de la jeune-fille.

Lorſque j'étais avec Silvandre,
Je trouvais ce boſquet charmant ;
Je ne me laſſais pas d'entendre
Cette eau qui fuit en murmurant ;
J'aimais les naïves careſſes
De cet agneau toujours chéri ;
Je n'éprouvais nulles triſteſſes ;
J'ignorais qu'on eût de l'ennui.



A préſent la cruelle Aminte
Veut que j'évite mon amant ;

Elle dit que cette contrainte
Seule peut le rendre conſtant :
J'entends le fidèle Silvandre
Toujours gémir & ſoupirer ;
Hélas ! & cet amour ſi tendre,
En ſecret il faut l'admirer !



Mais une ſombre inquiétude
Me ſuit & m'agite en tous lieux :
Dans ce boſquet la ſolitude
Eſt tout ce qui plaît à mes yeux ;
Je ſens augmenter ma triſteſſe
Par ce murmure fatigant ;
Je ne vois rien qui m'intéreſſe
Dans cet ennuyeux bêlement.



Mauvais effet des plaintes de Timarette.

Hélas! elle ſe croyait ſeule; mais ces maudits amans ſe gliſſent par-tout.

Aux échos ainſi Timarette
Feſait répéter ſon tourment;
Mais de cette plainte indiſcrette
Rien n'eſt perdu pour ſon amant:
Aux ſons charmans qu'il vient d'entendre
Silvandre n'oſe ajouter foi:
Il craint encor de ſe méprendre;
Il court, il vole, & l'apperçoit.



La bergère toute interdite
Se répent d'en avoir trop dit;
Mais dans le tranſport qui l'agite,

Silvandre en ſes bras la ſaiſit.
Comment, dit-il, pouvais-tu crain-
dre
Que je ne fûs qu'un inconſtant ?
Toi qui n'as voulu que le feindre,
N'as-tu pas fait notre tourment ?



A ce reproche la bergère
N'a rien qu'elle puiſſe oppoſer.
Son embarras rend téméraire
Le berger qui l'a ſu cauſer.
Une timide réſiſtance
Eſſaye en vain de l'arrêter ;
Après quelques faibles inſtances,
Elle eſt contrainte de céder.



Mais cet infidèle Silvandre
Fut bientôt las de ſon bonheur ;

Philis, plus coquette, & moins tendre,
Devint l'objet de ſon ardeur :
La trop ſenſible Timarette
Reconnut enfin ſon erreur ;
A préſent l'écho ne répète
Que ſes regrets & ſa douleur.

Avis aux jeunes filles.

N'allez jamais rêver ſeulette
Le ſoir en un ſombre boſquet ;
C'eſt en ce lieu qu'amour vous guette ;
Il eſt ſuivi d'un prompt regret :
Craignez ſa trompeuſe éloquence ;
Elle aurait pour vous mille attraits,
Et vous mettrait dans l'impuiſſance
De vous dérober à ſes traits.

2°. *Poésies fugitives.*

Les poésies fugitives ont aussi exercé les muses françaises qui s'y sont distinguées. Mais nous avons rarement atteint la précision grecque & latine. Je n'en citerai qu'un exemple, choisi parmi les poésies modernes, les anciens nous ayant laissé en ce genre peu de petites pieces de vers supérieures à celle que je vais citer.

Un Italien, appelé Pulci, né à Costozza, bourg situé à six milles de Vicence, ce que je remarque pour le distinguer de l'auteur du *Morgante* & de ses freres, a fait une espèce d'épigramme latine très-ingénieuse, intitulée l'*Hermaphrodite*.

Cùm mea me Genitrix gravidâ gestaret in alvo,
Quid pareret, fertur consuluisse Deos.
Mas est, Phœbus ait; Mars, fœmina; Junoque neutrum;
Cùm que forem natus, Hermaphroditus eram.
Quærenti letum, Dea sic ait: occidet armis;
Mars, cruce; Phœbus, aquis: sors rata quæque fuit.
Arbor obumbrat aquas; ascendo: decidit ensis
Quem tuleram; casû labor & ipse super;
Pes hæsit ramis; caput incidit amne: tulique
Fœmina, vir, neutrum; flumina, tela, crucem.

Ange Politien, qui trouvait avec raifon cette épigramme admirable, la traduifit fort heureufement par un égal nombre de vers grecs. Jean Lafcaris, ennemi & rival de Politien, fit la même chofe, & fi Politien avait moins de grace & de vivacité, il l'emportait pour la légèreté & la correction des vers.

Nicolas Bourbon l'ancien, fort inférieur au nouveau, eut la folie de copier Pulci en latin, & fit une plate épigramme, dont les vers égalaient en nombre ceux de l'original, mais ne les égalaient nullement en beauté. Son deffein n'était pas moins ridicule que fon exécution. On pouvait faire des vers beaucoup mieux que lui, & ne pas laiffer d'échouer dans ce projet.

S'il y avait une langue capable de ſe prêter à toute la préciſion de l'original, c'était le grec. Quoique Politien & Laſcaris, tous deux fort habiles, le ſecond même Grec naturel, n'euſſent pas atteint ce degré de perfection, la Monnoye a oſé traduire Pulci dans la même langue; mais il n'a pas ſenti la fineſſe du choix des Dieux, & a ſubſtitué Jupiter & Saturne à Junon & Apollon.

On a fait pluſieurs verſions françaiſes de cette fameuſe épigramme. Il y en a deux qui ſe reſſentent du tems de leur compoſition, & du mauvais goût de leurs auteurs. L'une, de Jean Doublet de Dieppe, eſt rapportée par du Verdier dans ſa *bibliothèque;* l'autre eſt de Mademoiſelle de Gournay.

En voici une moins mauvaiſe, faite par la Monnoye, en ſtyle à-peu-près marotique.

Ma mère enceinte, & ne ſachant de
quoi,
S'adreſſe aux dieux : là-deſſus grand
bisbille.
Apollon dit : c'eſt un fils, ſelon moi ;
Et ſelon moi, dit Mars, c'eſt une
fille ;
Point, dit Junon : ce n'eſt fille ni fils.
Hermaphrodite en effet je naquis.
Quant à mon ſort ? c'eſt, dit Mars,
le naufrage ;
Junon, le glaive ; Apollon, le gibet.
Qu'arrive-t-il ? un jour ſur le rivage
Je vois un arbre, & je grimpe au
ſommet.

Mon

Mon pié ſe prend ; la tête en l'eau je
tombe
Sur mon épée. Ainſi, trop malheureux,
A l'onde, au glaive, au gibet je ſuccombe,
Fille, & garçon, ſans être l'un des
deux.

On voit combien cette traduction eſt inférieure à l'original, & je doute qu'il ſoit poſſible d'imiter en français l'élégante préciſion de Pulci.

Au reſte les poëtes Latins modernes avaient le privilège de ſe faire admirer à meilleur marché que les poëtes Français. Le nombre des juges était moins conſidérable, & leur goût plus facile à ſaiſir. Le ſuffrage de Santeuil

a ſuffi pour la réputation du diſtique ſuivant, fait pour ſervir d'inſcription à l'arſenal bâti par Henri quatre :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela miniſtrat,
Tela Gigantæos debellatura furores.

Ils n'ont cependant guère d'autre mérite que celui de l'expreſſion, comme pourront en juger par les deux traductions ſuivantes ceux qui n'entendent pas le latin. On préférera celle qu'on voudra ; on peut même les rejetter toutes deux ſans me paraître fort injuſte :

Dans cet Etna Vulcain a raſſemblé les traits
Qui des Géans fougueux puniront les forfaits.

Ou

Henri dans ce volcan trouve les
traits vengeurs,
Qui ſauront des Géans reprimer les
fureurs.

Ces comparaiſons de l'Arſenal à l'Etna, de Henri IV à Jupiter, de Sulli à Vulcain, & des Eſpagnols aux Géans, ne paraîtraient pas aujourd'hui fort ingénieuſes. Il eſt vrai que le goût des alluſions mythologiques eſt paſſé.

Le lecteur permettra qu'en parlant des auteurs diſtingués en partie par leurs pièces fugitives, je lui remette ſous les yeux des pièces qu'il a peut-être déjà lues.

M. le chevalier de Boufflers eſt

connu par un grand nombre de vers charmans, tels que ceux-ci :

Le vrai philosophe.

Le bonheur est par-tout : avec son héritage,
Le riche ne l'a point reçu.
Dans l'ame tranquille du sage,
Il habite avec la vertu.
L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse :
Aux caprices du sort il conforme son goût.
Il souffre la misère, il rit de la richesse,
Et sait autant jouïr que se passer de tout ;
Il craint moins la mort que le crime ;

Il aime ſa patrie, il aime ſes amis,
Et s'il leur faut une victime,
Le ſacrifice eſt prêt, la gloire en eſt
le prix.

Madame la marquiſe de Marnéſia fait regretter aux lecteurs de ne connaître d'elle que la pièce ſuivante, adreſſée à la jeune Liſe:

Le beau Damis, dit-on, t'inſtruit ſur
les deſirs
Que ſans comprendre encor, dès
longtems tu fais naître;
Pour prix de ſes leçons, il ſe flatte
peut-être
De devenir l'objet de tes premiers
ſoupirs.
Crains, Liſe, crains Damis; l'amour
ſera ton maître;

Son langage enchanteur va bientôt
t'attendrir :
Quand on ſoupçonne le plaiſir,
On eſt bien près de le connaître.

M. de Voltaire eſt le modèle de tous ceux qui voudront compoſer des pièces fugitives. Je me contenterai de citer les deux ſuivantes qui ſont peu connues.

Madame la marquiſe de Prye vivait, dit-on, avec un ſeigneur qui était borgne. Voltaire adreſſa les vers ſuivans à Madame de Prye :

Io, ſans avoir l'art de feindre,
D'Argus a trompé tous les yeux :
Nous n'en avons qu'un ſeul à craindre ;
Pourquoi ne pas nous rendre heureux ?

Deſtouches, l'auteur du *Glorieux*, du *Philoſophe marié*, du *Diſſipateur*, avait bien des titres pour plaire à Voltaire. Cet homme célèbre, au ſortir d'une repréſentation du *Glorieux*, rempli du plaiſir qu'il venait d'y éprouver, en témoigna ſa reconnaiſſance par les vers ſuivans à celui à qui il le devait :

Auteur ſolide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.
Je le ſerai, j'en ſuis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive ſi ſouhaité;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

On doit citer encore parmi ceux qui ont fait de bonnes pièces fugitives en vers français, M. de S. Lambert, auteur du poëme *des Saifons*, de *Pygmalion*, &c. & un grand nombre d'autres poëtes trop connus pour que je me croye obligé de les nommer.

3°. *Jeux poétiques.*

On s'occupait infiniment davantage autrefois des acroftiches, des bout-rimés, & autres jeux poétiques, qu'on ne le fait aujourd'hui. La raifon en eft bien fimple : plus les fciences fe perfectionnent, plus la maffe des lumières s'augmente, & plus on éloigne les difficultés de mots. On les regarde comme des minuties qu'il faut facri-

fier ſans regret à des connaiſſances plus ſolides.

J'avouerai cependant que j'ai toujours eu du goût pour les *acroſtiches*. On ſait que leur difficulté conſiſte en ce que les premières lettres de chacun des vers qui les compoſent, forment le nom de la perſonne qu'on y veut louer.

On me dira peut-être que ces ſortes de poéſies n'ont que le mérite de la difficulté vaincue : mais quel eſt donc celui que l'on attribue à quelques vers que ce ſoit ?

Si l'on me répond que la rime eſt agréable à l'oreille, & produit une harmonie qui en fait le charme, je répliquerai que les Grecs & les Romains, au moins auſſi ſenſibles que

nous à l'harmonie, n'ont fait aucun ufage de la rime.

Nous trouvons notre langue fort douce; les Italiens difent la même chofe de la leur : les Efpagnols ne leur cèdent point: chaque nation fe plaît aux fons auxquels fon oreille a été accoutumée dès l'enfance.

C'eft par le même principe qu'en général on ne trouve guère de noms plus agréables que le fien & que celui de la perfonne qu'on aime. L'acroftiche qui le préfente fous plufieurs formes, a donc auffi l'harmonie pour principe.

Des critiques opiniâtres trouveront fans doute ces raifonnemens plus fubtils que folides; mais je le répete: j'ai pour les acroftiches une malheu-

reuſe paſſion qui n'a pas été tout-à-fait une paſſion malheureuſe ; car j'en ai compoſé pluſieurs qui à la vérité ſont trop mauvais pour devoir être publiés.

Au reſte je ne ſuis pas le ſeul à avoir ſi mal réuſſi. Voiture qu'on appelait ingénieux lorſqu'on ne connaiſſait pas encore Fontenelle, a fait, par exemple, une ſorte d'acroſtiche ſur M. d'Avaux, célèbre négociateur. Cet acroſtiche eſt compoſé de ſeize ſtances ou quatrains, dont le premier & le troiſieme vers finiſſent par *da* & le ſecond & le quatrieme par *vaux*. Voici les deux premières ſtances qui ſuffiront pour me diſpenſer de remettre les quatorze autres ſous les yeux du lecteur :

L'autre jour Jupiter manda,
Par Mercure & par ſes prévôts,
Tous les Dieux, & leur commanda
Qu'on fît honneur au grand d'A-
vaux.



En deux parts le ciel ſe banda,
Avec noiſes & grands travaux;
Et maint dieu jaloux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Avaux.

Sarazin, contemporain de Voiture, & qui avait un plus véritable talent pour la poéſie, a fait une pièce de ce genre qu'on appelle *gloſe.*

La *gloſe* eſt une ſorte de commentaire poétique ſur la pièce *gloſée*, dont chaque vers eſt enchaſſé ſucceſſivement dans la gloſe, à la fin de cha-

cune des ſtances qui la compoſent.

On n'a pas encore oublié les ſonnets de Job & d'Uranie, compoſés par Benſerade & Voiture, qui partagèrent dans le tems les ſuffrages de la cour & de la ville. Le père Eſprit, attaché à ce duc de la Rochefoucault, dont les maximes font époque dans l'hiſtoire du cœur humain, le père Eſprit, dis je, était *Jobelin*, c'eſt-à-dire, partiſan de Benſerade. Sarazin, qui préférait Voiture, fit ſur le ſonnet de Job la gloſe ſuivante, qu'il adreſſa au père Eſprit :

Monſieur Eſprit de l'oratoire,
Vous agiſſez en homme ſaint
De couronner avecque gloire
Job de mille tourmens atteint.

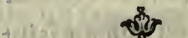
L'ombre de Voiture en fait bruit:
Et s'étant enfin résolue
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra sa douleur connue.



C'est une assez fâcheuse vue
La nuit, qu'une ombre qui se plaint:
Votre esprit craint cette venue;
Et raisonnablement il craint.



Pour l'appaiser, d'un ton fort doux,
Dites: "J'ai fait une bévue;
Et je vous conjure à genoux,
Que vous n'en soyez point émue."

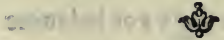


"Mettez, mettez votre bonnet,"
Répondra l'ombre; "& sans berlue
Examinez ce beau sonnet;

Vous verrez ſa misère nue.



Diriez-vous, voyant Job malade,
Et Benſerade en ſon beau teint :
Ces vers ſont faits pour Benſerade ;
Il s'eſt lui-même ici dépeint ?



Quoi, vous tremblez, Monſieur Eſ-
prit !
Auriez-vous peur que je vous tue ?
De Voiture, qui vous chérit,
Accoutumez-vous à la vue.



Qu'ai-je dit qui vous pût ſurprendre,
Et faire pâlir votre teint ?
Et que deviez-vous moins attendre
D'un homme qui ſouffre & ſe plaint ?



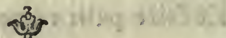
Un auteur qui dans ſon écrit,
Comme moi, reçoit des offenſes,
Souffre plus que Job ne ſouffrit,
Bien qu'il eût d'extrêmes ſouffrances.



Avec mes vers une autre fois
Ne mettez plus dans vos balances
Des vers, où ſur des palefrois
On voit aller des patiences.



L'Herty, le roi des gens qu'on lie,
En ſon tems aurait dit cela:
Ne pouſſez pas votre folie
Plus loin que la ſienne n'alla."



Alors l'ombre vous quittera,
Pour aller voir tous vos ſemblables;
Et puis chaque Job vous dira

S'il souffrit des maux incroyables.



Mais à propos, hier au Parnasse,
Des sonnets Phœbus se mêla ;
Et l'on dit que de bonne grace
Il s'en plaignit, il en parla.



" J'aime les vers des Uranins, "
Dit-il ; " mais je me donne aux diables,
Si, pour les vers des Jobelins,
J'en connais de plus misérables. "



On ne peut disconvenir que dans cette pièce, qu'on trouverait aujourd'hui de mauvais goût en plusieurs endroits, les vers du sonnet de Job ne soient amenés d'une manière assez

naturelle à la fin de chaque ſtance.

C'eſt à ce même Sarazin que Scarron adreſſa l'épitre ſuivante en vers de trois ſyllabes :

Sarazin,
Mon voiſin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi,
Dont, ma foi,
J'ai dépit
Un petit;
N'es-tu pas
Barrabas,
Buſiris,
Phalaris,
Ganelon
Le Félon;
De ſavoir

Mon manoir
Peu distant,
Et pourtant
De ne pas
De ton pas
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris,
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ébaudits,
Un pauvret
Très-maigret,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,

Suranné,
Décharné,
Eſt reduit
Jour & nuit
A ſouffrir,
Sans guérir,
Des tourmens
Véhémens ?
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain,
Mal ſaint main
Sur ta peau
Bien & beau
S'étendra
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin :

Lors mal ſain
Et pourri,
Bien marri
Tu ſeras;
Et verras
Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi.
Mais pourtant,
Repentant
Si tu viens,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous,
Mon courroux
Finira
Et cætera.

Quelqu'un qui vit encore, a fait en vers monoſyllabiques une paſſion de Jeſus-Chriſt, qui finit par ces vers :

Sort
Fort
Dur,
Mais
Très
Sûr.

Je n'ai pas fait de tours de force de ce genre ; mais en voici un qui peut-être ne paraîtra pas moins étonnant.

On ne ſaurait indiquer trop de moyens pour diminuer le travail & l'ennui des enfans qui apprennent à lire. J'en ai imaginé un dont on pourra faire uſage : c'eſt de leur faire réciter les quatre vers ſuivans, dont

chaque mot commence ſucceſſivement par chaque lettre de l'alfabet :

Avec Bon Cœur, Doux Et Ferme
Garant,
Hélas Ici Jean Kell Languit Mou-
rant.
Notre Oraiſon Pour Que Riant
Sauta
Tout Un Vrai Xanthe Y Zeſte &c.

J'ai vu deux vers français où l'on avait fait entrer les vingt-quatre lettres de l'alfabet ; mais je les ai oubliés, heureuſement pour le lecteur.

Voici quatre vers anciens, qu'il eſt difficile de prononcer. J'en ignore l'auteur, & il ne mérite guère d'être connu :

Quand un cordier cordant veut accorder ſa corde,
Pour ſa corde accorder, deux cordons il accorde;
Mais ſi l'un des cordons de la corde décorde,
Ce cordon diſcordant fait décorder la corde.

On connaît auſſi l'épitaphe ſuivante, faite pour un archevêque de Touloufe, à qui ſon zèle contre le Janſéniſme avait valu l'archevêché de Paris, mais qui mourut le jour même que ſes bulles arrivèrent:

Ci gît l'illuſtre de Marca
Que le plus grand des rois marqua
Pour le prélat de ſon égliſe;
Mais la mort qui le remarqua,

Et

Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Tout auſſitôt le démarqua.

J'ai déjà parlé des vers métriques faits à l'imitation des vers latins, & dont la proſodie de notre langue n'a pu ſoutenir l'invention. Voici un vers pentamètre de ce genre :

Cēſār vā rĕvĕnīr ; āubĕ, rămēnĕ lĕ joūr.

On ſait que M. Turgot, dont la mémoire eſt ſi chère aux Français éclairés ſur l'hiſtoire & les intérêts de leur patrie, n'a pas dédaigné de faire un grand nombre de vers métriques.





II.

DES PHRASES DIFFICILES A PRONONCER, DES ANAGRAMMES ET DES DEVISES.

Les rébus, anagrammes, deviſes, &c. de même que les acroſtiches, les bout-rimés & autres choſes ſemblables, ſont aujourd'hui paſſés de mode. Lorſque la ſociété commence à ſe former, les beaux eſprits & les gens à réflexions ne ſe font guere admirer que par les difficultés qu'ils ſe propoſent à eux-mêmes & qu'on leur fait un mérite d'avoir vaincues; mais lorſ-

que les hommes plus raſſemblés ſont occupés de plus grands intérêts, les écrivains ne peuvent plus ſe diſtinguer par des choſes qui ne ſoient que difficiles; obligés de diriger leurs efforts du côté de ce qu'il y a de plus ſolide & de plus raiſonnable dans nos connoiſſances, ils débarraſſent leur compoſition de toutes les difficultés qui ne naiſſent pas du fond du ſujet; & c'eſt par cette raiſon que le goût de la poéſie va toujours en diminuant.

Cependant, comme toute la ſociété n'eſt pas entierement livrée à ſes intérêts, on y rencontre beaucoup de gens déſœuvrés qui croyent avoir le tems de s'amuſer. Les ſavans eux-mêmes ſont quelquefois bien aiſes de

ſe délaſſer de leurs études ſublimes, & de détendre leur arc pour en ménager la corde. C'eſt alors que je viens leur préſenter ces amuſemens, leur laiſſant, comme de raiſon, la liberté d'en chercher de plus analogues à leurs occupations ordinaires.

Voici d'abord une phraſe qu'il eſt aſſez difficile de prononcer, & dont on peut ſe faire honneur dans le monde, ſi l'on a le goſier aſſez flexible pour la pouvoir réciter, & la mémoire aſſez heureuſe pour la retenir :

“ Ici, Monſieur de Sans-ſouci :
„ combien ces ſix cent ſix ſauciſſes-
„ ci ? *ſix cent ſix ſous.* Six cent ſix
„ ſous ces ſix cent ſix ſauciſſes-ci !
„ mon ami Sans ſouci, c'eſt trop. ”

Il n'y a pas beaucoup de nobleſſe

ni d'eſprit dans cette phraſe; mais on a trouvé le moyen d'être un peu plus ingénieux en feſant des *anagrammes*. Tel eſt celui-ci :

Frère Jacques Clément.

C'eſt l'enfer qui m'a créé.

Tel eſt encore celui que Berruyer fit pour un évêque de Bourges. Il trouva que ſi l'on retranchait deux *l* du nom de ce prélat, les lettres reſtantes indiquaient qu'il deviendrait cardinal. Il mit au bas de ſon anagramme : *reſte deux l* (ailes) *pour le courier*, *afin qu'il aille plus vîte.*

Le poëte S. Gelais a eu le malheur de vouloir faire un anagramme pour un de ſes amis ; il lui dépeint aſſez naïvement dans les vers ſuivans la peine qu'il y a priſe:

Un jour en tournant votre nom,
Je fis ſervir plus d'une lettre
A mon ſujet, & l'autre non;
Car toutes n'y voulurent être :
Mais néanmoins, pour les y mettre,
Je les tournai comme un fagot.
Hélas! que le travail eſt ſot
Quand le bon ſens n'eſt pas le maître!

Colletet était auſſi de mauvaiſe humeur contre les anagrammes, & l'a témoigné dans les vers ſuivans adreſſés à Ménage :

J'aime mieux ſans comparaiſon,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raiſon
Dans les replis d'un anagramme.
Cet exercice monacal

Ne trouve ſon point vertical
Que dans une tête bleſſée ;
Et ſur Parnaſſe nous tenons
Que tous ces renverſeurs de noms
Ont la cervelle renverſée.

Le poëte Colletet, après avoir décrit dans ſes vers le ridicule des feſeurs d'anagrammes, épouſa ſa ſervante à la fin de ſes jours, & il appelait ce mariage une licence poétique.

Le père Ménétrier s'eſt ſervi de l'expreſſion de Colletet pour répondre d'une manière aſſez heureuſe à un de ſes amis, qui dans *Claude Ménétrier* avait trouvé *miracle de nature* :

Je ne prends pas pour un oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer,

Puisque, pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

On dit en Normandie que *le blé vaut mieux que le sac*, & l'on veut faire entendre par là que les évêchés de Bayeux, Lisieux & Évreux, dont les lettres initiales forment le mot *blé*, sont d'un revenu plus considérable que ceux de Séez, Avranches & Coutances, dont les lettres initiales forment le mot *sac*.

Les devises sont simples ou composées.

Les devises simples consistent seulement en une maxime telle que celle que Grotius avait adoptée. C'était une phrase grecque qui signifiait : « il faut » apprendre les belles-lettres ; mais

„ il faut que celui qui les apprend „ ait du jugement. "

Quelquefois les devises simples font allusion au nom de celui qui les porte. Telle était celle du chronologiste Pétau : *nova quærant alii ; nil nisi prisca* PETO, dont le sens est rendu par ces vers :

A rechercher les nouveautés
Dans le monde chacun s'applique ;
Pour moi, touché d'autres beautés,
Je n'ai du goût que pour l'antique.

Les devises composées ont une *ame* & un *corps* ; le corps est un dessin ou une gravure ; l'ame est une maxime relative à cette gravure. Par exemple la devise d'un vieillard qui, à la sagesse de son âge, réunit la douceur

& la gaieté de la jeuneſſe, eſt un oranger avec ces mots : *miſcens autumni & veris honores*, ou en français,

> Il unit les agrémens
> De l'automne & du printems.

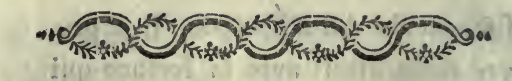
Les deviſes compoſées, comme les deviſes ſimples, font quelquefois alluſion au nom de celui à qui elles appartiennent, & cette alluſion peut réſider dans l'ame ou dans le corps.

Elle réſide dans le corps de celle qu'on fit pour un cardinal Colonne, regardé comme l'appui & l'ornement de l'égliſe; c'était une colonne avec ces mots : *fulcit & ornat*; elle orne & ſoutient.

L'alluſion eſt dans l'ame de la deviſe

ſuivante du duc d'Épernon. Il fit graver ſon portrait avec la fortune qui l'enlevait & le tenait par les cheveux, & ces paroles italiennes, dont les trois premières forment ſon nom: *è per non ti laſciar mai*; c'eſt pour ne jamais t'abandonner.





III.

DES CONTES.

Tout le monde ſait ce que c'eſt qu'un conte, & il ſerait ridicule de définir ce mot. Les orientaux ont mieux réuſſi que nous en ce genre. On peut en juger par le conte ſuivant, qui a été pluſieurs fois imprimé.

Les deux pantoufles.

« Il y avait à Bagdad un vieux marchand, nommé Caſem, fort célèbre par ſon avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ſes habits n'étaient que pièces

& morceaux : ſon turban était d'une toile groſſière, & ſi ſale, qu'on ne pouvait plus en diſtinguer la couleur ; mais de tout ſon habillement, les pantoufles étaient ce qui méritait davantage l'attention des curieux : les ſemelles étaient armées de gros clous ; les empeignes étaient toutes rapiécetées. Depuis dix ans, les plus habiles ſavetiers de Bagdad avaient épuiſé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues ſi peſantes, qu'elles avaient paſſé en proverbe, & lorſqu'on voulait exprimer quelque choſe de lourd, les pantoufles de Caſem étaient toujours l'objet de comparaiſon.

Un jour ce négociant ſe promenant dans le marché public de la ville, on

lui proposa d'acheter une quantité considérable de criſtal, il conclut le marché, parce qu'il était avantageux. Ayant appris quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait pour toute reſſource de l'eau roſe à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, & lui acheta ſon eau pour la moitié de ſa valeur. Cette excellente affaire l'avait mis de bonne humeur : au lieu de donner un grand feſtin, ſelon l'uſage des négocians de l'orient qui ont fait un marché avantageux, il trouva moins cher & plus utile d'aller au bain, où il n'avait pas été depuis longtems.

Comme il ôtait ſes habits, un de ſes amis, ou du moins qu'il prenait pour tel (car les avares en ont rare-

ment), lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable de toute la ville, & qu'il devrait bien en acheter d'autres. *J'y songe depuis longtems*, répondit Casem; *mais enfin elles ne sont pas si délabrées, qu'elles ne puissent encore servir.* Tout en causant, il fut déshabillé, & entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavait, le cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Casem étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce; il reprit ses habits, & chercha vainement ses pantoufles: une chaussure neuve était à la place de la sienne. Notre avare persuadé, parce qu'il le desire, que c'est un présent de celui qui l'a si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnent le chagrin d'en ache-

ter d'autres, & ſort du bain plein de joie.

Quand le cadi ſe fut baigné, ſes eſclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chauſſure, qui fut auſſitôt reconnue pour celle de Caſem : les huiſſiers coururent après le prétendu filou, & le ramenèrent ſaiſi du vol. Le cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoya en priſon. Il fallut financer pour échapper aux griffes de la juſtice; & comme Caſem paſſait pour être au moins auſſi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Caſem jette de dépit ſes pantoufles dans le Tygre qui coulait ſous ſes fenêtres,

Quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd qu'à l'ordinaire, y trouverent les pantoufles de Casem. Les clous dont elles étaient garnies, avaient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs indignés contre Casem & contre ses pantoufles, imaginèrent de les jetter dans son logis par les fenêtres qu'il avait laissé ouvertes : les pantoufles, lancées avec force, atteignirent les flacons qui étaient sur les corniches & les renversèrent : les bouteilles furent fracassées, & l'eau rose perdue.

On se figurera, si l'on peut, la douleur de Casem à la vue d'un pareil désordre. *Maudites savates*, s'écria-t-il en s'arrachant la barbe, *vous*

ne me causerez plus de dommage. Il dit, & prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin, pour enfouir ses pantoufles.

Un de ses voisins, qui lui en voulait depuis longtems, l'apperçut remuant la terre; il courut aussitôt avertir le gouverneur que Casem avait caché un trésor dans son jardin: il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avait point trouvé de trésor, qu'il avait seulement voulu enterrer ses pantoufles; le gouverneur avait compté sur de l'argent, & l'affligé Casem n'obtint la liberté que par le sacrifice d'une fort grosse somme.

Notre homme désespéré, donnant

ſes pantoufles au diable de grand cœur, va les jetter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler : mais le diable, qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles juſtement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accourent pour reparer le dommage : ils trouvent & portent au gouverneur la chauſſure de Caſem, déclarant qu'il avait fait tout le mal.

Le malheureux maître des pantoufles eſt remis en priſon, & condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à perſonne, lui remit fidèlement ſes précieuſes pantoufles. Caſem, pour ſe

délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient caufés, réfolut de les brûler. Comme elles étaient imbibées d'eau, il les expofa aux rayons du foleil fur la terraffe de fa maifon. On fait que dans la plus grande partie de l'orient, les maifons n'ont point de toits, mais des terraffes, où l'on refpire le frais après le coucher du foleil.

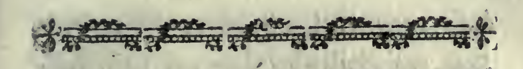
La fortune n'avait pas encore épuifé tous fes traits contre Cafem, & le dernier qu'elle lui réfervait, était le plus cruel de tous. Le chien d'un voifin apperçoit les pantoufles; il s'élance de la terraffe de fon maître fur celle de notre avare, prend dans fa gueule une des pantoufles, & en jouant, la lâche dans la rue. La fu-

neste savate tombe sur la tête d'une femme enceinte qui passait devant la maison. La peur & la violence du coup occasionnent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au cadi, & Casem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

Il retourne chez lui, prend ses pantoufles dans ses mains, & les rapportant au cadi : *Seigneur*, lui dit-il avec une véhémence qui fait rire le juge, *voilà l'instrument fatal de toutes mes peines ; ces maudites pantoufles m'ont enfin reduit à la pauvreté ; daignez rendre un arrêt, afin qu'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore.*

Le cadi ne put lui refuser sa demande, & Casem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles. "





I V.

ANECDOTES
ET
BONS MOTS.

Un bon mot qui ne roule que ſur un équivoque, ou un *calembourg*, eſt quelquefois très-plaiſant. On peut citer celui-ci :

Un prélat ayant été longtems à Rome pour ſolliciter le cardinalat, échoua dans ſon deſſein. De retour à la cour de France, il ſalua le roi, & lui fit un compliment que ce prince n'entendit point, parce que le prélat

était enroué. Un ſeigneur dit au roi : *Sire, ce rhume ne doit pas vous étonner; Monſieur eſt revenu de Rome ſans chapeau.*

Le premier préſident de Harlay oubliait quelquefois la gravité de ſon état, pour faire des calembourgs. Ayant vu la maiſon de campagne que M. Talon poſſédait à Iſſy; il trouva que la maiſon était trop petite, & le jardin trop long: *voilà*, dit-il, *un grand ſoulier pour un petit talon.*

Lorſque le calembourg porte ſur la perſonne même qui le fait ſans s'en appercevoir, il acquiert, ce me ſemble, une perfection de plus. On en jugera par l'exemple ſuivant :

En Anjou l'on prononce les lettres *m* & *n*, *ame* & *ane*, au lieu de *emme*

&

& *enne* qu'on prononce ordinairement. Un Angevin, obligé de lire une formule qui commençait par *moi N*, &c. & dont la lettre *N* était en rouge, lut *moi âne rouge* &c.

Enfin le calembourg eſt dans toute ſa perfection lorſqu'il eſt retorqué contre ſon auteur. La ducheſſe de Châtillon plaidait au parlement contre la comteſſe de la Suze, célèbre par ſes poéſies. Ces deux femmes ſe rencontrèrent tête à tête dans la grand' ſalle. Le duc de la Feuillade, qui donnait la main à la ducheſſe, dit à Madame de la Suze, qui était accompagnée de Benſerade & de quelques autres poëtes : *Madame, ſi vous avez la rime de votre côté, nous avons la raiſon du nôtre ...... eh bien*, repar-

tit la comteſſe, *ce n'eſt donc pas ſans rime ni raiſon que nous plaidons.*

Lorſque la fineſſe d'un bon mot ne conſiſte pas dans un équivoque, mais dans une idée ingénieuſe, exprimée avec préciſion, ce n'eſt plus un calembourg, & c'eſt véritablement un bon mot. Tel eſt celui-ci:

On demandait à Ariſtote pourquoi l'on avait tant d'amour pour la beauté? il répondit: *voilà la queſtion d'un aveugle.*

Un rapprochement heureux ſuffit quelquefois pour rendre une réponſe plaiſante. Balzac, parlant des cardinaux dans le conclave, qui pour devenir papes, feignent d'être malades, diſait: *ils ne ſont jamais ſans catarre; mais d'un cardinal malade, il ſe fait*

toujours un pape qui ſe porte bien.

Le pape Alexandre VII demandait à Léon Allatius, bibliothécaire du Vatican, pourquoi il ne ſe mariait pas? *C'eſt afin*, dit Allatius, *de pouvoir me faire prêtre ..... pourquoi donc*, reprit le pape, *ne vous faites-vous pas prêtre? .... c'eſt afin*, répondit Allatius, *d'avoir la liberté de me marier.*

Un officier Gaſcon diſait fort haut à l'armée, d'un ton important : *je vais dîner chez Villars.* Le maréchal de Villars ſe trouva derriere lui, & lui dit avec bonté: *à cauſe de mon rang de général & non à cauſe de mon mérite, dites : M. de Villars.* Le Gaſcon avait ignoré que ſon général l'entendît; mais il ne fut point déconcerté;

& repartit : *Cadedis, on ne dit point M. de César ; j'ai cru qu'on ne devait pas dire M. de Villars.*

Une femme âgée accompagnait une jeune fille fort jolie ; ayant apperçu un tableau en vente, orné d'un cadre magnifique, qui en relevait la beauté, elle dit : *cette bordure est une marchande habile, qui propose le marché du tableau, & le fait bien acheter.* Un jeune homme qui prit la vieille pour une femme commode, lui dit alors en montrant la jolie personne : *Madame, ne seriez-vous point la bordure de Mademoiselle ?*

Un prélat, ennuyeux prédicateur, vint prendre Malherbe dans le tems qu'il dormait, pour le mener à son sermon. Malherbe ne se réveilla que

pour lui dire : *Monſeigneur, laiſſez-moi en paix ; je dormirai bien ſans cela.*

Un mot eſt auſſi bon qu'il eſt poſſible, lorſqu'il préſente un grand ſens. Tels ſont les ſuivans :

Ménage diſait un jour à Bautru : *il y a quarante ans que notre amitié dure ; cependant nous ne nous ſommes jamais brouillés.* Bautru répondit : *pourquoi ſerions-nous brouillés ? nous n'avons point eu de ſucceſſion à partager.*

Le petit père André, prêchant devant M. de Péréfixe, archevêque de Paris, s'apperçut que ce prélat dormait ; il s'aviſa pour l'éveiller, de dire au Suiſſe de l'Egliſe : *bedeau, fermez les portes ; le paſteur dort, les*

brebis s'en iront; à qui annoncerai-je la parole de Dieu? Cette ſaillie cauſa dans l'auditoire un grand murmure qui réveilla l'archevêque.

Un ambaſſadeur Turc, étonné que Henri IV fit de ſi grandes choſes avec ſi peu de troupes, lui en témoignait ſa ſurpriſe. Ce grand monarque lui répondit: *par-tout où règne la juſtice, une grande force n'eſt plus néceſſaire.*

Les feſeurs d'anecdotes ſont ſujets à mal copier, & à hazarder des hiſtoires ridicules; telle eſt celle-ci rapportée par le fécond & ennuyeux Gayot de Pitaval.

Une *prude* à la cour montrait à Malherbe Madame de Guercheville, dame d'honneur de la reine, & lui di-

fait que cette femme, dont la beauté avait tenté Henri IV, lui avait toujours opposé ſa vertu, & que l'eſtime qu'on avait eue pour elle, l'avait élevée au rang qu'elle occupait. *Voilà*, dit-elle en finiſſant, *ce qu'a fait la vertu.* Malherbe montra à la *prude* Madame la connétable de Luynes, qui avait un tabouret, & qui devait ſa fortune à l'ambition d'un mari ſans naiſſance & ſans mérite. *Voilà*, dit-il, *ce qu'a fait le vice.*

Rien de plus abſurde que ce conte qui devait au moins être de la plus exacte vérité, pour paraître mériter d'être rapporté. D'abord je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire d'être une prude pour relever les avantages de la vertu ſur le vice; enſuite il eſt

faux que le connétable de Luynes fût ſans naiſſance ; enfin il eſt ridicule de dire que la connétable, qui était riche, & de la maiſon de Rohan, dût ſa fortune à ſon mari.





V.

MAXIMES ET PROVERBES.

UNE *maxime* eſt ce qu'on regarde en morale comme un axiôme ou une vérité évidente & générale; d'où découlent un grand nombre de vérités particulieres. Il faut cependant, pour qu'elles ſoient intéreſſantes, qu'elles ne ſoient ni triviales, ni exprimées d'une manière commune. Telles ſont celles qui ſuivent :

Sous un règne deſpotique & ſoup-

çonneux, c'eſt être criminel d'état que de pouvoir le troubler.

Les femmes font la réputation des hommes, & les hommes celle des femmes.

Les hommes ont leur point de vue comme les tableaux.

Il y a de l'ingratitude à remercier ſans témoins.

Il n'y a de vraie généroſité que celle qu'on exerce envers les ingrats.

L'honnête homme eſt citoyen de l'univers.

On n'admire le médiocre, que parce qu'on ignore l'excellent.

On ne diſſimule guère les injures que l'on a reçues que par la crainte de celles qu'on peut recevoir.

Pour réuſſir à la cour, il faut tout

voir, tout écouter, parler peu, & agir avec prudence.

Les *proverbes* ſont des maximes exprimées d'une maniere un peu énigmatique, & qui ſont dans la bouche de tout le monde : en voici quelques-uns.

De tous les ouvriers, le poëte eſt celui qui aime le mieux ſes ouvrages.

Suivant un proverbe eſpagnol, les Juifs ſe ruinent par les ſolemnités de leurs pâques, les Mahométans par la ſomptuoſité de leurs noces, & les Chrétiens par la pourſuite de leurs procès. Si cela eſt vrai, nous ne ſommes pas les mieux partagés.

C'eſt un proverbe chez les Hébreux : *le vin eſt entré, le ſecret eſt ſorti.*

Un ancien ami, dit un proverbe

italien, *eſt quelque choſe de nouveau.* Heureuſement que ce proverbe a tort.

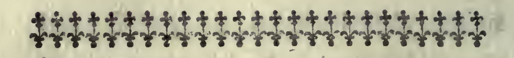
Pour exprimer qu'avec le tems & la patience on vient à bout de tout, nous diſons: *petit à petit l'oiſeau fait ſon nid.* Les Italiens diſent qu'avec du tems & de la paille, les neffles ſe mûriſſent. Les Turcs s'expriment encore mieux: avec du tems & de la patience, diſent-ils, les feuilles de mûrier deviendront du ſatin.

Une phraſe proverbiale eſt une expreſſion qui eſt dans la bouche de tout le monde, mais qui n'eſt point une maxime. On ſait, par exemple, ce que ſignifie *le tour du bâton*, *ferrer la mule*, &c.

Pluſieurs évêques en France avaient autrefois le droit de faire battre mon-

naie ; c'eſt l'origine de *pariſis* qui vient de *Paris*, & de *tournois* qui vient de *Tours*. La monnaie de l'évêque du Mans était plus forte de moitié que celle de Normandie. Cela donna lieu à ce proverbe : *un Manceau vaut un Normand & demi*. Mais dans la ſuite on l'a pris dans un ſens fort différent.

On fait des eſpèces de drames ou ſcènes dialoguées, qui développent une vérité paſſée en proverbe, ou dont l'intrigue conduit à faire dire aux acteurs une phraſe proverbiale ; enſorte que cette vérité ou cette phraſe ſe trouvent placées naturellement à la fin de la dernière ſcène. Ces ſortes de drames ſe nomment des *proverbes dramatiques*.



VI.

DES ROMANS.

DES réflexions générales ſur les romans deviendront peut-être un peu plus intéreſſantes dans la comparaiſon ſuivante où elles ſeront appliquées à des exemples particuliers.

Comparaiſon entre Télémaque & don Quichotte.

Un véritable philoſophe, qui ne connaît & n'aime que la vérité, ne peut guère prendre plaiſir à lire des romans. Notre vie eſt ſi courte, que nous n'avons aucun inſtant à perdre

pour acquérir des connaiſſances ſolides, & l'hiſtoire a d'ailleurs été ſi bien écrite par divers auteurs, que la lecture en eſt auſſi agréable, & infiniment plus intéreſſante.

Si cependant un romancier peut devenir excuſable, c'eſt lorſque peignant le cœur humain ſous des noms empruntés, ſon ouvrage peut être regardé comme une véritable hiſtoire. L'incertitude qui règne ſouvent dans nos mémoires hiſtoriques, les préjugés & la partialité qui en aveuglent les auteurs, peuvent être pouſſés à un tel point, qu'il y ait moins de vérités dans les faits qui nous ſont tranſmis par la tradition, que dans le roman d'un Richardſon.

L'auteur de don Quichotte & celui

de Télémaque n'ont point écrit d'après ces principes, & tous deux ont choisi pour leurs héros des personnages qui ne sont pas seulement romanesques par leurs noms, mais encore par leur caractère & leurs avantures. Ils n'ont donc à cet égard aucun avantage l'un sur l'autre.

Tous deux se sont proposé un but moral: Fénelon a voulu former un jeune prince pour le bonheur de sa nation, & il a donné d'excellentes leçons de morale politique, qui peuvent être d'usage pour tous les rois. L'auteur Espagnol a eu pour objet de corriger ses compatriotes du goût excessif qu'ils avaient pour la chevalerie, & pour de mauvais romans remplis d'avantures ridiculement extraor-

dinaires. Il me ſemble qu'ici Fénelon a l'avantage ſur ſon rival ; le but de ce dernier n'eſt ni auſſi grand, ni auſſi noble, ni auſſi généralement intéreſſant pour toutes les nations & pour tous les tems.

La route qu'ont ſuivie les deux romanciers, n'eſt pas moins différente. Cervantes a fait uſage des traits du ridicule pour combattre les chevaliers Eſpagnols. Ses récits ſont ſemés de réflexions critiques & plaiſantes relatives à l'objet qu'il ſe propoſait. Fénelon a préféré de préſenter un modèle à ſon illuſtre élève. Télémaque a ſes faibleſſes comme les autres hommes ; mais ſoutenu par une divinité bienfeſante, il parvient à diriger ſes paſſions vers le véritable but auquel

la nature les a destinées. Son histoire est remplie des maximes de la morale la plus douce & la plus sage. Lorsqu'on vient de la lire, on profite avec empressement de la première occasion qu'on rencontre de faire le bien; on s'acquitte de ses devoirs avec plus de zèle & de lumières. L'archevêque de Cambrai l'emporte donc encore ici sur son rival.

Quant à la partie purement littéraire, les deux fables paraissent également bien tissues. Fénelon qui avait de beaux modèles, & qui en a profité, a peut-être, à un moindre degré, le mérite de l'invention. Les Espagnols admirent le style de Cervantes, & nous celui de Fénelon. Si le dernier a ses longueurs, le premier a

auſſi les ſiennes. L'épiſode du curieux impertinent eſt au moins égalée par celle de Philoctète, & de côté, je crois qu'on ne ſaurait accorder à l'un aucun avantage ſur l'autre.

Il reſte à décider ſi le mérite de l'invention doit l'emporter ſur celui de la beauté & de l'utilité du ſujet; c'eſt, je penſe, ce qui ne peut être la matière d'une longue conteſtation. Que nous importe le mérite de l'auteur, lorſque nous profitons de l'ouvrage? J'accorderai, ſi l'on veut, que Cervantes eſt un romancier plus habile que Fénelon; mais je viendrai ſouvent à l'école de Mentor, & je ne relirai point don Quichotte.





VII.

DES POETES DRAMATIQUES GRECS JUSQU'A SOPHOCLE.

De tout tems & en tous lieux, les hommes ont aimé les ſpectacles. Mais c'eſt en Grèce qu'ont paru les premiers poëtes dramatiques que nous connaiſſions.

C'eſt vers l'an 570 avant notre ère, ſuivant les marbres d'Arondel, que la comédie commença à être repréſentée à Athènes ſur un théâtre, par Suſarion & Dolon, tous deux natifs d'Icare. Ils eurent pour récompenſe un panier de figues & un tonneau de

vin, qu'ils tranſportèrent dans un chariot à quatre roues.

En 536, Theſpis, autre poëte natif d'Icare, fut le premier qui repréſenta des tragédies à Athènes deſſus un chariot. Sa recompenſe fut un bouc. Il barbouillait de lie le viſage de ſes acteurs, & les promenait de village en village ſur un tombereau, d'où ils repréſentaient leurs pièces. Ses poéſies ne ſont pas venues juſqu'à nous. On ſait ſeulement que ſa première tragédie fut l'Alceſte.

Chérille, Athénien, ſe fit connaître par ſes tragédies en 534, deux ans après Theſpis.

Mélanippidès, autre poëte tragique, vivait en 518. On trouve des fragmens de ſes poéſies dans le *Corpus*

poëtarum Græcorum, imprimé en 1606 & 1614, à Genève, en deux volumes in-folio.

Phrynicus, Athénien, était diſciple de Theſpis, & travailla dans le même genre en 512. Il introduiſit le premier des femmes ſur le théâtre.

Pratinas, né à Phlionte, ville du Péloponnèſe, voiſine de Sicyone, vivait en 500. Il fut contemporain & rival de Theſpis & de Chérille. Il imagina même un nouveau genre de drames, que les Grecs appelèrent des *ſatyres*, & qui étaient des eſpèces de farces. Pendant la repréſentation d'une de ſes pièces à Athènes, les échafauds qui portaient les ſpectateurs ſe rompirent; ce qui détermina les Athéniens à faire conſtruire un théâtre

dans les formes. Il compoſa dix-huit tragédies & trente-deux ſatyres. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus poëtarum &c.*

Magnès & Chionidès, tous deux d'Athènes, & tous deux poëtes de l'ancienne comédie, vivaient en 498 & 488.

Eſchyle, né à Athènes en 525, perfectionna l'invention de Theſpis. Il donna aux acteurs un maſque, un habit plus décent, une chauſſure plus haute, appelée *cothurne*, & remporta le prix de poéſie en 486; il régna ſur le théâtre juſqu'en 470 que Sophocle lui diſputa le prix, & l'emporta. Ce vieillard ne put ſoutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il ſe retira à la cour

d'Hiéron, roi de Syracuſe, le plus ardent protecteur qu'euſſent alors les lettres, & mourut en 467. De quatre-vingt dix-ſept pièces qu'il avait composées, il ne nous en reſte plus que ſept : Prométhée, les ſept devant Thèbes, les Perſes, Agamemnon, les Euménides, les Suppliantes, les Coëphores. Ce poëte, dit le nouveau dictionnaire hiſtorique, a de l'élévation & de l'énergie ; mais elle dégénère ſouvent en enflure & en rudeſſe. Ses tableaux offrent de trop grands traits, & des images trop peu choiſies ; ſes fictions ſont hors de la nature, ſes perſonnages monſtrueux. Il écrivait en énergumène, & pour tout dire en homme ivre. C'eſt ce qui fit penſer qu'il puiſait moins à la fontaine

du

du dieu des vers qu'à celle du dieu du vin. La repréſentation de ſes Euménides était ſi terrible, que l'effroi qu'elle cauſa fit mourir des enfans, & bleſſer des femmes enceintes. On a donné un grand nombre d'éditions de ſes pièces. M. de Pompignan en a publié en 1770 une traduction élégante & fidèle. M. le chevalier du Theil en avait auſſi compoſé une; mais prévenu par M. de Pompignan, il n'a fait imprimer que les Coëphores, avec des obſervations critiques ſur la traduction précédente.

Achæus, poëte comique, vivait en 484.

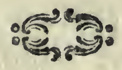
Timocréon de Rhodes, poëte de l'ancienne comédie, vivait en 474. Il attaqua dans ſes pièces Simonides

& Thémiſtocles. On a de lui quelques fragmens dans le *Corpus poëtarum &c.*

Épicharme, poëte philoſophe, né en Sicile, vivait en 473. Il introduiſit la comédie à Syracuſe, & fit repréſenter dans cette ville un grand nombre de pièces, que Plaute imita dans la ſuite.

Sophocle, né à Colon en 498, ſe diſtingua de bonne heure par ſes talens pour la poéſie. A l'âge de vingt-huit ans, il remporta le prix de la tragédie. Il augmenta la gloire du théâtre grec, & partagea avec Euripide les ſuffrages des Athéniens. Il obtint dix-huit fois le prix aux jeux olympiques. La joie qu'il eut du dernier, lui coûta la vie, & il mourut en 404.

De cent vingt tragédies qu'il avait composées, il nous en reste sept qui sont des chef d'œuvres : Ajax, Électre, Oedipe le tyran, Antigone, Oedipe à Colonne, les Trachinies, & Philoctète que M. de la Harpe vient de mettre sur le théâtre français. Les ouvrages de Sophocle sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans quelques détails à ce sujet. On a imprimé un grand nombre d'éditions de ses pièces. M. Dupui, ancien secrétaire de l'académie des inscriptions, en a publié une traduction française, estimée des connaisseurs.





VIII.

DES OPÉRA.

L'OPÉRA eſt connu depuis longtems en Italie, d'où il a été tranſporté en France en 1669 par l'abbé Perrin, qui en céda le privilège à Lulli en 1672.

Le ſujet d'Iphigénie en Aulide, ſi intéreſſant ſur le théâtre de la comédie françaiſe, méritait d'être auſſi repréſenté ſur celui de l'opéra. C'eſt ce que M. le chevalier Gluck a fait avec ſuccès. Les partiſans de M. Piccini verraient avec plaiſir cet excellent muſicien lutter contre ſon rival dans

un ſujet abſolument ſemblable. Le canevas ſuivant engagera peut-être quelque poëte lyrique à lui offrir une pièce qu'il puiſſe mettre en muſique. Je me ſuis contenté de donner le plan de chaque ſcène, excepté dans le premier acte, où j'ai voulu indiquer la maniere dont j'ai cru que la pièce devait être dialoguée.

PLAN D'UN OPÉRA D'IPHIGÉNIE EN AULIDE.

PERSONNAGES.

DIANE, déeſſe de la chaſſe.

AGAMEMNON, roi d'Argos & de Mycènes, chef des Grecs.

ACHILLE, prince grec.

MÉNÉLAS, roi de Sparte, frère d'Agamemnon.

ULYSSE, prince d'Ithaque.

CLYTEMNESTRE, épouſe d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre.

ARCAS, chef des gardes d'Agamemnon.

CALCHAS, grand-prêtre de l'armée grecque.

Officiers & ſoldats de l'armée grecque.

La grande-prêtreſſe de Diane.

AGLAÉ, première nymphe de Diane, & pluſieurs autres nymphes.

La ſcène eſt en Aulide, dans une forêt conſacrée à Diane pour le premier, le troiſième & le cinquième ac-

tes; dans une plaine où l'armée grecque est campée, au second acte; & dans la tente d'Agamemnon, au quatrième.

ACTE PREMIER.

Le théatre représente une forêt. Au milieu est un autel, consacré à Diane, avec plusieurs ornemens, qui annoncent la déesse de la chasse.

SCENE PREMIERE.

La grande-prêtresse, Nymphes consacrées à Diane.

La grande-prêtresse.

Nymphes, qu'un heureux destin a consacrées à l'immortelle Diane, venez aux pieds de cet autel célébrer

avec moi les bienfaits de cette aimable déesse. Mais pourquoi n'apperçois-je point Agläé parmi vous, elle que l'oracle a choisie pour la garde de la biche sacrée?

Une nymphe.

Je viens de la voir parcourir d'un pied léger les routes tortueuses tracées dans la forêt. Plusieurs de nos compagnes la suivent, & volent avec elle sur les traces de la biche qui vient de leur échapper. Permettez, ô vous qui êtes notre chef, & dont les ordres sont notre loi suprême, permettez que nous aidions notre compagne dans sa recherche, & que nous ne laissions pas Agläé dans la mortelle inquiétude qui l'agite.

La grande-prêtresse.

Allez, nymphes; ne perdez pas un instant pour retrouver la biche que Diane chérit. Moi-même je parcourrai toute l'Aulide à votre tête, jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée: mais je vois Agläé. Sans doute elle ramène l'animal sacré. Félicitons-nous de ce que sa perte n'a pas été suivie des malheurs dont nous étions menacés si la biche recouvrait un seul instant sa liberté.

SCENE SECONDE.

Les mêmes, Agläé.

Agläé.

Fuyez, nymphes, fuyez. Le bois sacré est violé. Les chefs impies de

l'armée grecque y ſont entrés. Déjà le ſuperbe Agamemnon, l'impétueux Achille chaſſent dans la forêt. Hélas! ils pourſuivent la biche confiée à mes ſoins. En vain j'ai voulu défendre cet animal timide, & m'expoſer au devant des traits qui lui étaient lancés. Des chiens qui ſemblaient animés par un dieu vengeur, m'ont pourſuivie moi-même, & n'ont pas ménagé mes compagnes. Craignez auſſi l'effet de leur rage, & venez déplorer en d'autres lieux les malheurs qui vont ſuivre la colère de Diane.

La grande-prêtreſſe.

Ah, chère Agläé, qu'avez-vous fait? mais déjà j'entends le bruit des chiens & des chaſſeurs. Hâtons-nous

d'aller consulter Calchas, & d'éviter ces furieux qui nous poursuivent.

Elles quittent le théâtre avec précipitation.

SCENE TROISIEME.

Agamemnon & Achille entrent sur la scène, précédés par tout l'attirail d'une chasse. Ils poursuivent la biche qui se refugie aux pieds de l'autel, où les chiens l'atteignent & la déchirent. Agamemnon monte sur l'autel pour la saisir, & lui tranche la tête. Le tonnerre gronde au même instant. Pendant que cela se passe au fond de la scène, deux soldats qui en sont témoins & qui sont restés sur le devant du théâtre, ont la conversation suivante :

Premier ſoldat.

Jamais je n'ai vu le roi ſi animé à la chaſſe.

Second ſoldat.

Sais-tu que le bois où nous ſommes entrés eſt conſacré à Diane ?

Premier ſoldat.

Oui. Je crois même que la biche pourſuivie par Agamemnon appartient plus particulièrement à la déeſſe.

Second ſoldat.

N'as tu pas vu les nymphes s'enfuir devant nos chiens? elles invoquaient le ſecours de Diane.

Premier ſoldat.

Cela ne garantira pas la biche. Vois

comme les chiens la déchirent. Agamemnon lui-même monte ſur l'autel, & lui tranche la tête.

C'eſt en cet inſtant qu'on entend le tonnerre.

Second ſoldat.

Dieux puiſſans! la foudre a grondé! qu'allons-nous devenir? Diane veut ſans doute ſe venger.

Premier ſoldat.

Bon! crois-tu qu'elle ne ſoit pas occupée de ſoins plus importans? Il ſemble que tu entendes le tonnerre pour la première fois. Vois Achille, & conçois enſuite ſi tu peux, ce que c'eſt que la peur.

Les deux princes reviennent ſur le

devant de la ſcène. Agamemnon donne la tête de la biche à l'un des chaſſeurs qui le ſuivent, & dit :

Prends cette tête. Je veux en faire préſent à Clytemneſtre qui va débarquer en Aulide avec Iphigénie.

Achille.

Ce ſuccès préſage un ſort heureux pour notre guerre, & pour l'union dont vous m'avez flatté.

Agamemnon.

Oui, cher prince : j'en accepte l'augure. Aidé par vous, je ferai le bonheur de ma fille, & je renverſerai les murs de Troye.

Achille.

Conduit par un tel guide, je ne

puis que réussir dans tous mes projets. Mais que nous veut Arcas ?

SCENE QUATRIEME.

Les acteurs précédens, Arcas.

Arcas.

Seigneur, la reine va bientôt arriver. Déjà j'ai vu les voiles de son vaisseau agitées par un vent heureux qui les conduit au port.

Achille.

Volons au devant des princesses, & que l'aimable Iphigénie ne distingue personne sur le rivage avant l'heureux mortel qui lui est destiné pour époux.

Arcas.

Seigneurs, j'ai vu Calchas qui me

ſuivait avec une foule de nymphes. Les voici, j'ignore ce qu'elles deſirent; mais elles paraiſſent vous chercher.

SCENE CINQUIEME.

Les acteurs précédens, Calchas, la grande-prêtreſſe, & les nymphes.

Calchas.

Malheureux Agamemnon, qu'avez-vous fait? une biche conſacrée à Diane eſt tombée ſous vos coups. Je vois ſa tête entre les mains de vos ſoldats. N'avez-vous pas craint la vengeance de la déeſſe?

Agamemnon.

Eſt-ce Calchas que j'entends? un

vil devin prétend-il avoir ſur moi quelque inſpection !

Calchas.

Je vous plains encore plus que je ne vous blâme. Redoutez les fureurs d'une déeſſe puiſſante, dont les traits vengeurs n'ont jamais manqué d'atteindre le but.

Achille.

Agamemnon mépriſe tes menaces, & te diſpenſe de ta compaſſion. Mais c'eſt trop s'arrèter aux diſcours inſolens d'un prêtre. Le tems eſt précieux. Volons au devant de la reine & d'Iphigénie. *Il ſort avec Agamemnon & leur ſuite.*

SCENE SIXIEME.

Calchas, la grande-prêtresse, & les nymphes.

Calchas.

Princes audacieux, ce n'eſt pas en vain que vous aurez mérité mon indignation.

La grande-prêtreſſe.

C'eſt donc ainſi que le chef des Grecs donne à ſon armée l'exemple du reſpect pour les dieux! Faibles mortels, vous oſez vous comparer à Diane! Et vous, puiſſante déeſſe, laiſſerez-vous cette inſolence impunie?

Calchas.

Non. Vous-mêmes ſerez étonnées

des effets de ſa vengeance. Je l'ai vue, oui je l'ai vue attentive à la profanation de la forêt, & à la fureur des deux princes. Jupiter a pris part à ſa douleur, & du haut des cieux il a lancé ſa foudre vengereſſe, pour annoncer que le crime ne reſterait pas impuni. Si vous voulez en être vous-mêmes les témoins, ſuivez-moi au camp des Grecs, où je vais obſerver ce qui ſe paſſera au départ de l'armée.

N. B. On voit que j'ai abrégé le dialogue autant que je l'ai pu. Les difficultés de la verſification obligeant le poëte à étendre les idées qu'il y trouvera, j'ai dû m'efforcer de diminuer le nombre de ces idées. S'il veut terminer l'acte par un chœur, il pour-

ra ſuppoſer que les nymphes effrayées des menaces de Calchas, eſpèrent qu'Agamemnon ne refuſera pas les expiations par leſquelles il peut appaiſer la déeſſe, dont elles invoqueront la clémence. Cette invocation produira même un bon effet, en n'annonçant pas la vengeance de Diane comme aſſurée, & en augmentant conſéquemment l'intérêt du ſpectateur plus incertain du dénouement.

ACTE SECOND.

Le théâtre repréſente une plaine ſur le bord de la mer. Des vaiſſeaux paraiſſent dans le fond du théâtre.

SCENE PREMIERE.

Agamemnon, Achille, & leur ſuite.

Les deux princes attendent Clytem-

neſtre & Iphigénie; ils témoignent leur empreſſement de revoir l'un ſa femme & ſa fille, l'autre l'épouſe qui lui eſt deſtinée.

SCENE SECONDE.

Les acteurs précédens, Clytemneſtre, Iphigénie, & leur ſuite.

Clytemneſtre & Iphigénie arrivent, & ſont reçues aux acclamations de la ſuite des deux princes. On leur préſente en cérémonie la tête de la biche de Diane.

SCENE TROISIEME.

Les acteurs précédens, Ménélas, Ulyſſe & pluſieurs autres chefs.

Ménélas, Ulyſſe, & pluſieurs au-

tres chefs ſurviennent, & reprochent aux deux princes de ne penſer qu'à leurs fêtes, lorſqu'il faut profiter d'un tems favorable pour aller attaquer Troie. Achille montre d'abord le deſir de commencer par le mariage d'Iphigénie; mais bientôt les deux princes, ſenſibles aux reproches de leurs compagnons, raſſemblent leurs troupes, & ſe préparent à s'embarquer.

SCENE QUATRIEME.

Les acteurs précédens, Calchas.

Calchas.

Arrêtez, princes, & vous, ſoldats, écoutez votre grand prêtre : Agamemnon & Achille ont violé le bois con-

ſacré à Diane. Cette déeſſe exige des expiations.

Agamemnon.

Soldats, obéiſſez à votre chef. Je réponds de l'événement ſur ma tête.

Calchas.

Qu'as-tu prononcé, malheureux prince? Ton arrêt eſt ſorti de ta bouche.

Ulyſſe & Ménélas ſe joignent au grand prêtre, & demandent les expiations qu'il réclame. Agamemnon répond avec hauteur; Achille menace Calchas. Le grand-prêtre a recours à Diane. Une horrible tempête s'élève tout-à-coup, & diſperſe les vaiſſeaux. Les Grecs effrayés & animés par Ulyſ-

ſe & Ménélas, ſe révoltent contre Agamemnon & Achille. Clytemneſtre & Iphigénie montrent de la frayeur. Achille les emmène pour les dérober au tumulte.

SCENE CINQUIEME.

Agamemnon, Calchas & l'armée grecque.

Agamemnon cède aux ſollicitations d'Ulyſſe & de Ménélas; il s'efforce d'appaiſer les ſoldats & Calchas. Celui-ci demande encore des expiations. Interrogé ſur la nature de ces expiations il preſcrit au général des Grecs, de retourner dans la forêt, & de conſulter l'oracle. Agamemnon y conſent.

ACTE

ACTE TROISIEME.

Le théâtre comme au premier acte.

SCENE PREMIERE.

Calchas & les nymphes, au pied de l'autel, célèbrent la puiſſance de la déeſſe. Ils rappellent l'affreuſe punition de Niobé.

SCENE SECONDE.

Agamemnon & Ulyſſe viennent invoquer Diane, & conſulter l'oracle. Ils ſont ſuivis de toute l'armée.

SCENE TROISIEME.

Achille vient les interrompre, & reproche à Agamemnon ſa faibleſſe: celui-ci lui impoſe ſilence; Achille ſe taît en frémiſſant. Calchas exige des

chefs de l'armée qu'ils jurent l'exécution de ce qu'ordonnera l'oracle. Agamemnon y consent. Achille le refuse. Le général indigné menace ce prince de ne plus l'accepter pour gendre. Achille le brave, & sort.

SCENE QUATRIEME.

Agamemnon & les autres chefs prêtent le serment exigé. L'oracle parle, & demande le sacrifice d'Iphigénie. Agamemnon est consterné. Toute l'armée partage sa douleur, & les Grecs se retirent en gémissant.

SCENE CINQUIEME.

Ménélas & Ulysse restent seuls avec Calchas, & lui promettent de faire exécuter l'oracle.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre repréſente la tente d'Agamemnon.

SCENE PREMIERE.

Iphigénie & Clytemneſtre ſe témoignent mutuellement leur inquiétude. La mère développe ſon caractère hautain & vindicatif, Iphigénie ſa douceur & ſa piété, mêlées de quelque choſe de mélancolique.

SCENE SECONDE.

Achille vient leur annoncer les menaces d'Agamemnon. Clitemneſtre promet de ramener ſon mari à des ſentimens plus doux.

SCENE TROISIEME.

Arcas vient les avertir de l'arrivée d'Agamemnon. Achille ſort.

SCENE QUATRIEME.

L'inquiétude de la mere & de la fille augmentent.

SCENE CINQUIEME.

Le chef des Grecs entre de l'air le plus affligé. Clitemneſtre intercède en faveur d'Achille. Agamemnon ne répond qu'à demi-mot, & finit par déclarer quels ont été les ordres de Diane. Clytemneſtre ſe jette à ſes genoux. Iphigénie ſe ſoumet triſtement à ſon ſort. Agamemnon eſt attendri.

SCENE SIXIEME.

Achille ſurvient furieux des nouvelles qu'il vient d'apprendre; il interroge fièrement Agamemnon :

Un bruit aſſez étrange eſt venu juſqu'à moi, &c. Le roi, bleſſé, lui répond avec plus de hauteur encore. La fureur d'Achille, qu'Iphigénie veut en vain appaiſer, s'élève à ſon comble. Il ſort en jurant de défendre Iphigénie au péril de ſa vie.

SCENE SEPTIEME.

Clytemneſtre reproche à Agamemnon ſa hauteur, & les crimes de la race d'Atrée. Elle ſe retire auſſi en menaçant, & emmène Iphigénie.

SCÈNE HUITIEME.

Ulysse & Ménélas arrivent, & profitent de la colère d'Agamemnon, qu'ils augmentent adroitement, pour jetter plus de terreur dans son ame, & l'éloigner de sa tente, en l'engageant à aller consulter de nouveau Calchas.

SCENE NEUVIEME.

Restez seuls, ils raisonnent sur le sujet de la guerre. Ménélas montre un grand amour pour Hélène, & Ulysse un ressentiment profond de ce qu'on l'a arraché à ses foyers. Ils sortent ensuite pour exécuter leurs projets.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre comme au premier acte.

SCENE PREMIERE.

Calchas fait les préparatifs du sacrifice d'Iphigénie. On arrange un bûcher, & l'on pose sur l'autel le couteau sacré.

SCENE SECONDE.

Un envoyé de Ménélas & d'Ulysse apprend au grand-prêtre qu'ils ont réussi à enlever Iphigénie; mais que pour éviter Achille, ils ont été obligés de suivre un sentier écarté, qui retardera un peu leur arrivée.

SCENE TROISIEME.

Après le départ de l'envoyé, Calchas & les prêtresses se félicitent de leur succès.

SCENE QUATRIEME.

Agamemnon vient consulter le grand prêtre. Celui-ci lui fait sentir combien il a manqué à la déesse, & ménage sa fierté, en lui représentant combien il lui serait honteux de céder à Achille, & combien il lui serait glorieux de prendre Troie. Agamemnon est à demi-vaincu.

SCENE CINQUIEME.

Ulysse & Ménélas amènent Iphigénie. Elle se jette aux genoux de son père. Celui-ci attendri, est prêt à revoquer son consentement. Iphigénie lui rappelle son devoir, & se dévoue elle-même.

SCENE SIXIEME.

Clytemneſtre furieuſe vient reprendre ſa fille au pied des autels, & accabler Agamemnon de reproches. On s'oppoſe à ſes efforts. Iphigénie monte elle-même ſur l'autel.

SCENE SEPTIEME.

Achille accourt pour l'en faire deſcendre. Ménélas & Ulyſſe s'y oppoſent. Calchas lève le couteau ſur la princeſſe.

SCENE HUITIEME.

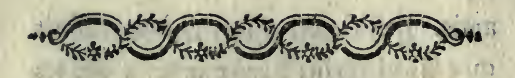
Diane deſcend des cieux, & arrête l'exécution. Satisfaite de la ſoumiſſion des Grecs & de la piété d'Iphigénie, elle rend la liberté à cette princeſſe qu'elle enlève pour la récompen-

ſer, & pour punir Achille. Elle ſubſtitue à Iphigénie le corps de ſa biche, & remonte dans les cieux avec ſa nouvelle compagne.

SCENE NEUVIEME.

On brûle le corps de la biche. Les Grecs, proſternés devant l'autel, adorent la juſtice & la bonté des dieux. Achille lui-même fléchit. Ulyſſe lui dit de venger ſur les Troyens la perte d'Iphigénie, & tous ſortent pour ſe diſpoſer à partir.





IX.

DES SATIRES.

La *satire* est une espèce de critique en vers des mœurs du siècle, ou celle d'une certaine classe d'hommes, & principalement des auteurs. Horace chez les Romains, Despréaux en France, sont les auteurs satiriques les plus célèbres.

Je ne crois pas que les satires de ces deux poëtes ayent été d'une grande utilité aux écrivains de leur siècle. La critique est presque toujours nécessaire aux auteurs; mais il faut qu'elle vienne de la part de leurs

amis. Les ſatires n'ont guère produit que des chagrins à ceux mêmes qui les ont compoſées, ainſi qu'à ceux dont elles offenſaient l'amour-propre.

Nul homme, du moins comme perſonne privée, n'a le droit d'obliger un de ſes ſemblables à penſer & à faire comme lui. Le grand Corneille n'a-t-il point conſeillé à Racine de ne point faire de tragédies? Et ſi cet homme célèbre s'eſt trompé ſur le mérite de ſon rival, qui de nous pourra ſe flatter d'avoir toujours raiſon? Boileau lui-même n'a-t-il pas méconnu le mérite de Quinault & du Taſſe? Cependant on ne peut diſconvenir que ſi quelqu'un avait le droit de juger les poëtes, c'était l'auteur de l'*Art poëtique*.

Le véritable juge des auteurs eſt le public, & le public lui-même ſe trompe quelquefois. Athalie a d'abord été ſans ſuccès. De mauvaiſes pièces, au contraire, après avoir obtenu les ſuffrages les plus nombreux, & les ſuccès les plus éclatans, ſont retombées dans l'oubli le plus profond.

Je trouve encore une obſervation à faire ſur ce ſujet; c'eſt que les vers forcent pour ainſi dire le poëte, quelquefois à ne pas dire ce qu'il veut, quelquefois à le dire d'une manière choquante. Les diſcuſſions qu'entraîne une critique ſcrupuleuſe, ne peuvent guère être ſouffertes qu'en proſe: encore faut-il qu'elles ſoient écrites avec la modération & l'honnêteté que tout homme doit à ſon ſemblable.

Ces réflexions me conduisent à penser que la satire est un genre de poésie, ou mauvais, ou extrêmement difficile. Car il faut cependant avouer que rien n'est impossible à l'homme de génie, & qu'il sait plaire en traitant des matières où tous les autres ont échoué.

Je voudrais même qu'un homme de lettres publiât une collection complette des poëtes satiriques Latins, avec une traduction française. Cet ouvrage aurait le double avantage de rassembler plusieurs morceaux intéressans par leur composition, & de faire connaître les mœurs romaines, qui y sont peintes avec énergie.

On sait que ces poëtes sont Ennius, Pacuvius, & Lucilius, dont nous

n'avons que des fragmens, Horace, Perſe, & Juvénal, dont les ſatires nous ſont parvenues en entier.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit ayant pour titre : *Amuſemens littéraires par M. le Comte de Fortia*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris le 17 Novembre 1783.

BLIN DESAINMORE.





